

## Laval théologique et philosophique



Gilbert VARET, *Racisme et philosophie. Essai sur une limite de la pensée.* Paris, Denoël-Gonthier, 1973

Germain Dandenault

---

Volume 32, numéro 1, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020526ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020526ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Dandenault, G. (1976). Compte rendu de [Gilbert VARET, *Racisme et philosophie. Essai sur une limite de la pensée.* Paris, Denoël-Gonthier, 1973]. *Laval théologique et philosophique*, 32(1), 109–111. <https://doi.org/10.7202/1020526ar>

---

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Gilbert VARET, **Racisme et philosophie**. Essai sur une limite de la pensée. Paris, Denoël-Gonthier, 1973.

Ce livre est proprement bouleversant et révolutionnaire, s'il réussit à convaincre le lecteur de la nécessité d'intégrer la race dans le cogito philosophique ou, mieux, s'il réussit à montrer que, dans la structure psychique de l'homme, la race est à l'origine même de la conscience dans le puissant conflit dialectique qui l'oppose à l'inconscient. Cette théorie, qui déloge peut-être la sexualité freudienne comme constitutif fondamental de l'inconscient en même temps qu'elle rectifie la prohibition de l'inceste de C. L. Strauss en lui donnant une complémentarité qui la transforme, trace pour ainsi dire une nouvelle frontière du conscient et de l'inconscient où le système d'échange doit assimiler en son centre le plus vital l'économie naturelle de la race. Ainsi, la réalité de la race devient ce que le sous-titre affirme : « une limite de la pensée », parce qu'elle est peut-être à l'origine même de la pensée.

Après avoir fait entrevoir, un peu trop rapidement peut-être, pourquoi ni le sexe ni la race n'ont de place véritable dans les philosophies de Descartes, Fichte, Hegel, ou autres, la force critique du livre nous amène à voir comment la réalité de la race a été l'impensé de la révolution française, comment l'exploitation de la race est le vice fondamental du capitalisme et comme l'admirable analyse de Marx a malheureusement un peu trop court-circuité le problème racial.

\*  
\* \* \*

Cette façon rapide et brutale de présenter le sens de ce livre en relation avec d'autres théories, sans en avoir au préalable dévoilé la riche substance, est peut-être un geste maladroit de ma part, plus apte à provoquer un mouvement de stupeur qu'à promouvoir la saine réaction de l'étonnement qu'il voudrait obtenir. En effet, déjà et de prime abord, vouloir simplement réintégrer à la réflexion philosophique toute la réalité de la race semble être un effort si totalement étranger à la rationalité de la philosophie blanche (qui se permet toujours de penser sans partir de sa peau et bien au-delà d'elle, tout en contraignant d'autres races à ne penser que leur propre couleur) que la présentation de l'originalité un peu fracassante de la thèse de l'auteur ne fait qu'ajouter un élément de refus à sa démarche philosophique. Et cette admirable entreprise de quelque cinq cents

pages, dénonçant toutes formes d'illusion, d'occultation, de mystification et de mensonge de la pensée philosophique, recueillant les voix les plus authentiquement habiles à révéler les subterfuges de la conscience contemporaine, a toute chance de couler à pic au plus profond de l'oubli dans les courants de pensée de la philosophie actuelle.

Le projet se veut donc à la fois courageux et ambitieux :

La philosophie jusqu'à ce jour a le plus souvent ignoré son coefficient d'incidence, ou d'occultation, raciste. Elle l'a d'autant plus aisément méconnu que, comme philosophie, elle était essentiellement *négation des différences* : différences de race, de sexe, de classe, de couleur, etc. En quoi la philosophie se faisait alors précisément complice de la pratique raciste dominante dans la culture, principalement blanche, de ce temps. Nous devons donc nous demander jusqu'où la prise en considération de ce phénomène à l'intérieur de la réflexion philosophique sera de nature à l'altérer, peut-être à la retourner, ou au contraire capable de la rétablir, voire de la renforcer encore (p. 37).

Mais tenter de saisir immédiatement et directement la race dans le cogito est affaire impossible sinon absurde : aucun cogito ne peut égaler l'être de la personne humaine et sa situation fondamentale que le concept de race semble impliquer. Donc, mieux vaudrait-il admettre la facticité irrécupérable de l'être-jeté-dans-le-monde... Et si on s'efforce de réduire la race à la pure « racialité », aux rapports de bestialité, il faudrait manifester comment l'animalité se trouve au point de départ de la pensée.

Cette dernière tentative d'ailleurs serait aussi parfaitement inutile que l'autre « s'il n'y a pas d'en-soi de la race », même s'il y correspond quelque chose dans « l'inconscient absolu de la chair », chromosomes, gènes, etc. « La race, au contraire, est une « réalité relationnelle » *parce qu'elle est une réalité conscientielle*, quelque chose de la conscience. Non pas seulement « l'idée qu'on s'en fait », mais bien le *concept* par lequel on la fait » (p. 283).

Si le problème de la race — et du racisme — est bien un problème humain, et si la race est une réalité relationnelle, non seulement parce que s'il n'existait qu'une seule race elle s'identifierait à l'espèce humaine, mais surtout parce que l'on n'en prend conscience que dans la rencontre, l'affrontement ou l'interdépendance d'au moins deux races, il est extrêmement difficile de lui assigner sa vraie place dans la conscience de l'homme et dans la réflexion philosophique.

Comment l'auteur s'y prend-il ?

*Il n'y aura peut-être aucune autre issue que de partir de la philosophie elle-même dans son exigence première pour soi. Ce qui revient assurément, en fait et historiquement, à partir ici et maintenant de la philosophie déjà existante, mais pour s'efforcer de débusquer aussitôt et de dénoncer expressément en elle, fût-ce dès le départ, ce qui lui permet de trouver l'écart en face de la réalité de la race. Alors nous trouverions-nous dans une philosophie un peu inattendue, qui tout à la fois s'élaborerait dans son exigence philosophique la plus authentique et aussitôt en même temps devrait peut-être se nier et se disqualifier comme telle — sinon se détruire sans cesse elle-même du dedans (p. 39).*

Mais c'est ici même, au niveau de son dessein méthodologique, que l'œuvre semble non seulement difficile, mais fragile et vulnérable. Car elle donne l'impression, jusqu'à la quatrième partie du livre, que la philosophie déjà existante se réduit aux travaux de Wilhelm Reich, au « Moïse et le monothéisme » de Freud, au livre d'Abraham Léon, aux « Réflexions sur la question juive » de J.-P. Sartre et à l'étude de Rudolph M. Loewenstein. C'est dire que l'analyse de « l'écart » se concentre sur le double courant psychanalytique et marxiste, ainsi que sur une étude secondaire de la phénoménologie, très limitée dans son approche historique. Les Nietzscheens, Husserliens, Heideggeriens ou autres pourraient s'offusquer du silence qui enveloppe leurs maîtres. En outre, l'auteur semble se fier davantage aux études sociologiques, historiques et démographiques des différentes situations raciales et des clameurs qui en montent — celles du juif dans sa diaspora mondiale, du noir sud et nord-américain, de l'indien — qu'à l'écart intérieur à la philosophie de notre époque. Les sciences humaines sont assurément utiles à la découverte et à la dénonciation des scandaleux silences de la philosophie. Cependant, il n'est pas évident que l'auteur respecte vraiment la méthodologie qu'il annonce : c'est plutôt la richesse de ses analyses en sciences humaines qui lui fournit les hypothèses et les lois, telles que la genèse croisée de la race et du racisme, l'effet de distance et de rapprochement dans l'élaboration du racisme, les facteurs plus ou moins conscients de la discrimination ou des épousailles des races, nécessaires à son analyse philosophique ultérieure.

Ce reproche, malgré tout, perd de sa virulence dans le cheminement que l'on fait avec l'auteur et on l'absout graduellement, sinon insensiblement, et de sa « réduction philosophique » devenue trop maigre et de son détour trop large par la voie des sciences humaines, pour deux raisons : si le racisme est nécessairement non la vérité des races opprimées, mais l'erreur de la race opprimante, l'erreur absolue, le péché vraiment capital d'omis-

sion, de non-conscience, la « noirceur absolue » de l'âme blanche (p. 31), comment peut-on saisir ce négatif qu'est le mal et ce non pensé sinon tout d'abord dans les quelques philosophies qui, de dessein propre et de propos délibéré, se devaient de situer la réalité de la race dans la scientificité de l'histoire et dans la structure psychique et mentale de l'homme, ou dans les sciences humaines qui s'abstiennent totalement d'interpréter le comportement global de l'homme des derniers siècles qui, dans sa conscience intime, a commis et complété ce péché d'omission.

Et finalement, l'on admet globalement qu'aucune philosophie n'a su faire le tour complet, dans une analyse exhaustive, de la complexité du jugement disjonctif (kantien) portant sur les attitudes envers la race : le non raciste, philosophe ou non, ne découvre pas la réalité de la race soit en neutralisant les différences, soit en englobant trop rapidement toutes les « cultures » dans une culture complémentaire universelle, soit en niant la signification véritable de la race par sa réduction à son symbole biologique ; le raciste, philosophe ou non, déforme la réalité conscientielle de la race en jouant sur le concept multiforme et relatif de l'inégalité ; le philosophe ou l'homme-autruche commet une plus grande omission, mais non moins révélatrice, en se dispensant de penser le problème.

C'est dire qu'en partant d'une conscience blessée et coupable dans son omission même, mais capable de remords et de repentir, l'auteur devra lentement créer les « structures mentales spécifiques » à l'assumption authentique de la réalité de la race, malgré les tensions qui tiraillent le concept : son caractère relationnel, son imbrication de la sexualité, son statut apparemment secondaire, et donc *athéorique*, de concept pratique, vital et politique, prégnant de violence, son incertitude fondamentale due à son sens plus communautaire que personnel.

L'auteur survit à tous ces périls. Quand il a réussi à découvrir le filon principal qui peut conduire son analyse : le métissage intellectuel que constitue la genèse croisée du racisme et de la race, il peut entrevoir la dépendance de l'*idéisme* de la pureté de la race de son impureté réelle, originaire et historique, la dialectique entre l'idéal de la pureté religieuse et morale et le désir — ou la crainte — du commerce sexuel avec une autre race. L'examen de cette première strate le conduit à la seconde : l'existence de la race dans le temps vital de l'être humain à la fois comme origine inaccessible, fomentant et recouvrant le désir de

l'originaire, et comme futur à promouvoir — ou à rejeter — dans le choix de la compagne ou du conjoint, où l'aspect communautaire de la race se personnalise définitivement. Cette seconde strate révèle déjà toutes les forces en jeu: l'énergie sexuelle et le complexe d'Oedipe, la prohibition de l'inceste — impossible retour au sein maternel — et son exutoire obligé dans l'horizon de la race et des races. Le lecteur est conduit à la limite de la pensée dans la dialectique des pulsions de l'inconscient et des exigences de la conscience.

Ce n'est pas le lieu d'apporter la solution de l'auteur ni de suivre, au détail près, la force de son analyse, ni d'indiquer comment la psychanalyse ne peut apporter de solution même si elle prépare la réflexion philosophique, ni de montrer comment « Les structures élémentaires de la parenté » ou l'« Anthropologie structurale » ou la « Race et histoire » n'ont pas su mener à son terme la réflexion amorcée. Je préfère laisser au lecteur éventuel intéressé le soin de rejoindre la solution provisoire de l'auteur et de la juger.

Par rapport au marxisme et au capitalisme, c'est l'observation de MM. Duchet et Comarmond que « l'avènement du socialisme (et notre auteur ajouterait peut-être du communisme) n'a pas (ne peut) supprimé(r) mécaniquement le racisme, pas plus que celui-ci n'est mécaniquement lié au système capitaliste » (p. 391), qui pourrait constituer le centre de la réflexion. Même si le racisme est à l'origine du capitalisme, même si celui-ci s'en nourrit, même si par « *dénaturation* » de l'homme il entretient le péché capital du 20<sup>e</sup> siècle, il n'est pas nécessairement lié au racisme, tout en maintenant, à son insu, l'anthropologie raciale. C'est l'économie naturelle des races au centre de tout le système économique qui est ignorée, parce qu'elle relève en partie de l'inconscient.

Le socialisme ou le communisme ne supprimeraient pas le racisme, bien qu'ils y tendent, peut-être parce que le marxisme n'a pas su bien dégager, lui non plus, la réalité de la race. Et la critique ici se formulerait dans une remarque de Maxime Rodinson: « L'universalisme n'a pas empêché les ethnies de se mal juger... Il n'y a pas

de raison qu'il en soit autrement de l'universalisme marxiste » (p. 357). Le concept de classe est peut-être plus rationnel, en ce sens qu'il peut s'analyser plus logiquement, que celui de la race. Peut-être aussi est-il plus « universalisable », du moins sous certains aspects, que ceux de culture et de race. Mais la critique marxiste, malgré ses bons points, dépend encore trop d'une forme d'idéalisme, analogue à celle que l'on a soulignée plus tôt. L'impatience de rejoindre l'universel concret de l'espèce dans le prolétariat qui supprimerait finalement toute classe a glissé sur la différence de la race et la marque indélébile que celle-ci laisse dans la conscience humaine.

La description et l'examen du deuxième volet du diptyque psychanalyse-marxisme font donc retour à la première conclusion sur la limite de la pensée, mais en y insérant l'aspect de l'économie naturelle des races qui apporte une nouvelle dimension et un approfondissement de la dialectique entre le conscient et l'inconscient.

Il ne reste plus, peut-être, à l'auteur que de revenir, par mode d'intuition ou d'impression, au Banquet de Platon, où la genèse réciproque de l'amour et de la faim (économie-sexualité, *συχονομία-ερωξ*) pourrait être à l'origine d'une nouvelle réflexion philosophique. Car cette conclusion n'en est pas une, mais un nouvel élan pour ressaisir l'ensemble du problème et le mener à nouveau terme. Elle suscite une nouvelle réflexion sur la définition de l'homme: animal raisonnable, mais où l'animalité retrouverait sa place au sein même de la rationalité car, au fond, l'homme est totalement l'un et l'autre.

C'est un livre choc qui force à un examen de conscience approfondi, commande le respect et, peut-être, l'adhésion de ceux qui admettraient facilement que le refoulement est à l'origine de la conscience et que le phénomène religieux n'a pas plus d'impact sur la réalité conscientielle de la race que le silence de l'auteur n'autorise à le croire.

Germain DANDENAULT

Université de Sherbrooke